



ÉLOGE

DE M. DE LA CONDAMINE.

CHARLES - MARIE DE LA CONDAMINE, Pensionnaire-Chimiste de cette Académie; l'un des Quarante de l'Académie Françoise, de la Société royale de Londres; & des Académies de Berlin, de Pétersbourg & de Cortone, naquit à Paris, le 28 Janvier 1701, de Charles de la Condamine, Receveur général des finances du Bourbonnois, & de Marguerite-Louise de Chources.

Ce qu'une vie aussi variée & aussi agitée que la sienne a dû lui faire éprouver d'émotions vives & profondes, n'avoit point affoibli en lui le souvenir, toujours si doux, des impressions de l'enfance. A l'âge de soixante-huit ans, il s'est plu à rassembler les particularités de cette époque de sa vie, dans un Écrit fait uniquement pour M.^{me} de la Condamine: il y entre dans les plus petits détails; bien sûr que rien de ce qui l'avoit intéressé ne pouvoit paroître, ni indifférent ni trop petit à celle pour qui ce récit étoit destiné.

La pratique de l'Éducation feroit peut-être des progrès que nous n'osons espérer, si chaque homme en état de faire de pareilles observations, donnoit, comme M. de la Condamine, un détail des effets de l'éducation sur son ame, neuve encore & ouverte à toutes les impressions.

Le jeune la Condamine fut mis d'abord dans une pension; où on lui fit apprendre par cœur le Rudiment & les Fables de la Fontaine: mais il n'entendoit guère plus ces Fables que son Rudiment; & lorsqu'il vint à se les rappeler dans la suite, il fut tout étonné de trouver qu'elles avoient un sens. L'éducation s'est long-temps bornée à enseigner aux Enfants ce qu'ils ne pouvoient comprendre, & il sembloit qu'un génie

malfaisant en eût formé le plan pour éterniser l'enfance de l'espèce humaine.

De sa Pension, M. de la Condamine passa au Collège de Louis-le-Grand; le P. Porée fut un de ses Maîtres : cet Instituteur célèbre doit à ses Élèves bien plus qu'à ses Ouvrages la réputation qu'il conserve encore. Aussi simple dans ses mœurs qu'il l'étoit peu dans son style, heureux par l'étude & par l'exercice de ses devoirs, le spectacle d'un bonheur si pur & si doux agissoit sur l'ame de ses Disciples plus puissamment que tous les préceptes, il leur inspiroit le goût des Lettres & de la Vertu.

M. de la Condamine fit sa Philosophie sous le P. Briffon. Il y avoit plus de trente ans que le livre des *Principes* de Newton avoit paru, & le Cartésianisme, que cet ouvrage avoit détruit, ne s'étoit pas même encore introduit chez les Jésuites : mais cette prétendue sagesse qui rend certains Corps si lents à adopter des nouveautés, ne leur fait éviter aucune erreur : toujours se traînant à la suite de leur siècle, ils finissent par adopter tous les systèmes, & long - temps après que le reste des hommes en est détrompé. Ce fut en 1717 que le P. Briffon enseigna, le premier chez les Jésuites, la Philosophie de Descartes : il avoit choisi M. de la Condamine pour soutenir une Thèse publique, dédiée à l'Académie des Sciences, & la Thèse étoit en françois; cette nouveauté n'eut pas de suite. Il est singulier peut-être qu'on ait continué d'enseigner en Latin des Sciences sur lesquelles on n'écrit plus qu'en françois, & il semble que le contraire seroit beaucoup plus raisonnable; mais, en suivant l'ancien usage, si on a le malheur de dire quelquefois des absurdités, on a du moins le triste avantage de n'être qu'obscurément ridicule.

M. de la Condamine raconte que, rencontrant aux Eaux de Plombières un de ses anciens Maîtres, il sentit qu'il ne lui avoit point encore pardonné un châtement injuste qu'il en avoit éprouvé cinquante ans auparavant. L'ame des enfans que la triste habitude de l'oppression n'a point encore flétrie, est profondément blessée de l'injustice : ce n'est qu'à forcé

de leur faire essuyer des caprices, qu'on peut parvenir à étouffer en eux cette sensibilité si naturelle & si vive dans l'homme abandonné à lui-même. Si l'on prodiguoit moins aux enfans l'humiliation & les châtimens arbitraires, on ne se plaindrait plus de trouver tant d'hommes dégradés au point de ne plus sentir de la servitude que les tristes avantages qu'elle procure: heureusement il y a des ames d'une trempe assez forte pour qu'une telle éducation ne puisse les abattre; nous verrons que celle de M. de la Condamine étoit de ce nombre.

En sortant du Collège, il suivit en qualité de Volontaire au siège de Roses, le Chevalier de Chources son oncle, Capitaine au régiment Dauphin, Cavalerie; pendant le siège, le jeune Volontaire eut la curiosité de monter sur une hauteur afin de mieux voir la Place; il l'examinait avec une lunette, & s'amusoit à voir mettre le feu à une batterie dont les boulets tomboient autour de lui, lorsqu'il reçut ordre de descendre; on lui apprit qu'un manteau d'écarlate qu'il avoit sur son habit, l'avoit rendu le but de cette batterie. Il n'avoit pas eu besoin de prendre l'esprit militaire pour donner des preuves de son courage: à l'âge de douze ans, il étoit allé passer les vacances dans une maison où l'on disoit qu'on voyoit des Revenans dans un endroit du Parc; il proposa à deux Domestiques de l'y conduire; à peine y est-il arrivé, qu'à un coup de sifflet les guides s'enfuient avec terreur, & qu'un fantôme vêtu de blanc s'avance vers lui; M. de la Condamine avoit caché son épée sous son habit; il marche au Revenant, le frappe, l'épée se brise. *Le fantôme est un corps, s'écrie-t-il en riant, il a cassé mon épée:* un Cocher s'étoit ainsi déguisé pour éprouver jusqu'où iroit le courage du jeune Écolier. De pareilles épreuves tentées sur des enfans d'une imagination vive & d'un caractère timide, ont eu quelquefois des suites funestes.

En revenant du siège de Roses, M. de la Condamine avoit encore la plus grande innocence de mœurs, malgré les efforts de ses camarades de Collège & de garnison: il devoit une partie de cette innocence aux ravages de la petite vérole; le

changement qu'elle avoit fait sur sa figure, le frappa tellement qu'il n'osoit se flatter de plaire, & il avoit encore le bonheur d'ignorer qu'on pût se passer d'être aimé. C'est peut-être à cette circonstance de sa vie, qu'il dut la force de sa constitution: les jeunes gens ne savent pas assez tout ce qu'un peu de modération leur peut assurer, pour la vie entière, d'avantages & même de plaisirs.

Voilà où se termine l'histoire privée de M. de la Condamine, & le manuscrit de ses Mémoires; le reste de sa vie appartient à l'histoire des Sciences.

Le système de Law avoit considérablement diminué la fortune de M. de la Condamine, il avoit besoin d'un état où il pût développer son courage, l'activité de son ame & son infatigable curiosité: ne pouvant prétendre, dans le Service, à cet avancement rapide, réservé aux grands noms ou aux grandes richesses, enchaîné par une longue paix, il ne put se résoudre à se renfermer dans les fonctions monotones d'Officier subalterne; il quitta l'état Militaire pour se livrer aux Sciences, se flattant, avec raison, de l'espérance d'être plus utile à son pays dans cette nouvelle carrière, & sûr du moins que ses succès ne coûteroient de larmes qu'aux ennemis de l'humanité & des talens.

En 1730, il entra à l'Académie en qualité d'Adjoint-Chimiste: il avoit également étudié toutes les Sciences dont l'Académie s'occupe, & il n'y en a pas une seule sur laquelle il n'ait donné des Mémoires ou des Observations. Une curiosité qui portoit sur tout & que tout réveillait, un besoin d'action qui lui rendoit toute longue méditation impossible, l'empêchèrent d'approfondir assez aucune Science pour parvenir à des découvertes nouvelles; mais de tous les Savans qui n'ont pas mérité d'être placés au rang des Inventeurs, aucun n'a contribué autant que lui aux progrès des Sciences, & n'a rendu des services aussi importans & d'une utilité aussi durable.

Peu de temps après son entrée à l'Académie, il s'embarqua sur l'escadre de M. du Guay-Trouin, & parcourut sur la Méditerranée;

Méditerranée, les côtes de l'Afrique & de l'Asie; il savoit qu'il rapporteroit de son Voyage, de quoi se faire pardonner son absence.

Il alloit voir des Pays où les productions de la Nature & les monumens de l'antiquité sont également inconnus aux peuples qui les habitent; les restes des antiques habitans de cet Empire immense, y gémissent sous le joug d'une peuplade Scythe, amollie par le plaisir, avilie par l'esclavage, sans avoir presque rien perdu de sa férocité naturelle. Là, tandis que le Despote fait trembler ses esclaves & tremble devant eux, le peuple, également foulé par le Maître & par ses satellites, exposé à toutes les violences des particuliers, à toutes les injustices du Gouvernement, sans arts, sans agriculture, sans lumières, sans courage, sans activité, sans vertus & sans mœurs, n'offre aux regards du Voyageur indigné qu'une espèce à la fois sauvage & dégénérée. M. de la Condamine détourna les yeux d'un spectacle qui lui auroit fait haïr les hommes; il ne s'occupa que des Monumens anciens & des Observations de toute espèce qui pourroient intéresser l'Académie, & dont il rapporta une moisson abondante.

Il voulut voir ces lieux que la naissance du Christianisme a rendus célèbres, dont la conquête nous a coûté tant de sang, & que maintenant les Turcs, devenus moins intolérans, & sur-tout plus avides, laissent paisiblement visiter, contents de soumettre à un léger tribut la piété des Voyageurs.

En allant de Jérusalem à Constantinople, M. de la Condamine s'arrêta à Bassa: c'est l'ancienne Paphos, célèbre autrefois par le culte que, dans une contrée délicieuse, un peuple voluptueux rendoit à Vénus, & qui n'est plus qu'une triste bourgade où quelques brigands, érigés en Magistrats, pillent impunément les habitans & rançonnent les étrangers. Un Grec qui étoit sur le vaisseau de M. de la Condamine tomba malade, se fit porter à terre, & le chargea de rendre à ses parens cinquante piastrès qui faisoient tout son bien; le Cadi voulut s'en emparer suivant l'usage, M. de la Condamine

les refusa avec fermeté, lui protesta qu'il ne les remettroit qu'aux parens du Grec, & partit pour regagner le Vaisseau. Un Titafa, espèce d'Officier de Police, avoit déjà l'ordre de l'arrêter; M. de la Condamine, seul avec un domestique, fait tête, pendant quelque temps, à un détachement nombreux envoyé contre lui: lorsqu'enfin ils ne peuvent plus résister, ils se jettent tous deux dans une chaloupe à la faveur de l'obscurité, mais n'ayant pu regagner leur Vaisseau avant le jour, ils essuient le feu du rempart & des Vaisseaux turcs; enfin, on les arrête, on les lie malgré leur résistance, on les traîne demi-nus chez l'Officier de Police qui redemande les cinquante piastras, M. de la Condamine refuse de les remettre, se plaint du traitement barbare qu'il a reçu, invoque les Traités faits entre la Porte & la France, menace de la vengeance du Divan; le Titafa, étonné de cette fermeté, n'ose pousser plus loin sa vexation; il ordonne de relâcher M. de la Condamine, qui part en lui donnant sa parole qu'il va demander justice à Constantinople: il la demande en effet & l'obtient. En lisant ce trait de l'histoire de M. de la Condamine, on se rappelle involontairement César chez les Pirates, Charles XII à Bender, & Pelopidas chez le tyran de Phères.

Il passa cinq mois à Constantinople, on lui fit connoître le Philosophe, alors le plus célèbre de l'Empire: c'étoit un Astrologue qui savoit à peine les élémens de Géométrie. Il y avoit cependant une imprimerie à Constantinople, que le fils de l'Ambassadeur envoyé en France avoit établie après son retour; M. de la Condamine la trouva presque abandonnée: depuis on en a détruit tous les instrumens. Mais les Turcs ont éprouvé dans ces derniers temps qu'il n'est pas toujours avantageux à un Despote de n'avoir à commander qu'à des hommes avilis par la servitude & par l'ignorance.

M. de la Condamine ne voulut point quitter le Levant sans avoir vu les restes d'une ville, que les exploits des Héros grecs, & sur-tout les vers d'Homère, ont rendue immortelle, mais il ne trouva que les campagnes où Troie avoit existé, quelques masures, un petit ruisseau qui couloit

à travers des broussailles & se perdoit dans des sables arides; c'étoit ce Simois jadis teint du sang des Dieux.

De retour à Paris, à peine eut-il donné à l'Académie les Observations recueillies dans son Voyage du Levant, qu'il obtint l'avantage de concourir à l'exécution de l'entreprise la plus grande que les Sciences eussent jamais tentée : celle de mesurer sous la Ligne un Degré du Méridien & un Degré de l'Équateur.

Les Anciens n'avoient pas ignoré la sphéricité de la Terre : mais il vint un temps où l'on ne connut des Anciens que leurs erreurs : le peu de vérités qu'ils avoient enseignées furent oubliées. Dès le v.^e siècle de notre Ere, l'opinion que la Terre étoit un globe, paroissoit aux plus grands Philosophes une absurdité palpable : dans le XIII.^e siècle, ce fut une impiété ; cependant Copernic, Képler & Galilée, prouvèrent ce que Pythagore avoit deviné, & tous les phénomènes sembloient indiquer que la Terre étoit une sphère parfaite.

Huyghens avoit prouvé que, même en supposant la Terre sphérique, la force centrifuge, nécessairement plus grande à l'Équateur, devoit y diminuer l'effet de la pesanteur & retarder le mouvement du Pendule ; mais ce retardement, observé d'abord par des Astronomes françois, étoit plus grand qu'il n'auroit dû l'être si la Terre avoit été sphérique. Newton en conclut qu'elle étoit donc aplatie par les Pôles ; en effet, la force centrifuge doit alors augmenter à l'Équateur, & celle de la pesanteur y doit être moindre : cette figure aplatie est d'ailleurs celle que les loix de l'équilibre auroient fait prendre à la Terre, si elle avoit été fluide, celle qu'elle doit avoir pour que la direction de la pesanteur soit perpendiculaire à sa surface, & que, par conséquent, les corps y soient en équilibre. Mais dans un temps où quelques esprits conservoient encore des doutes sur le système de la gravitation universelle, la comparaison de la grandeur d'arcs égaux du Méridien ou du parallèle à l'Équateur, mesurés près des Pôles & sous la Ligne, paroissoit la seule preuve directe & certaine de l'aplatissement de la Terre : & cette vérité, une fois établie, devenoit une preuve nouvelle

du système de la gravitation. Ce système, fondé sur la Géométrie la plus sublime, n'avoit pu d'abord être entendu que d'un petit nombre de Savans, & quelques-uns de ces Savans avoient eu la foiblesse de craindre de n'être plus que les disciples de Newton. Ainsi Jean Bernoulli s'occupa toute sa vie à combiner de vaines hypothèses sur le système du monde, tandis, qu'en perfectionnant la théorie de Newton, il eût pu, comme dans la science des nouveaux Calculs, mériter une gloire égale à celle du premier Inventeur. La France est la première nation du Continent chez qui le Newtonianisme ait fait des progrès. Tandis que dans les Colléges on réfutoit Newton, sans l'entendre, tout ce que l'Académie des Sciences avoit de jeunes Géomètres, se livroit à ce système avec cette ardeur qu'inspire une nouveauté sublime & contestée. Un homme illustre, dont nous aurons occasion de parler encore, parce que son nom se trouve lié à tout ce qui a été fait de grand dans ce siècle (M. de Voltaire) avoit rendu les découvertes de Newton, pour ainsi dire, populaires, & avoit opposé au livre de la *Pluralité des Mondes*, un Ouvrage fondé sur une Physique plus vraie.

Cependant, pour que le système de Newton s'établît en France sans contradiction, il falloit qu'une opération d'éclat vînt le confirmer, il falloit sur-tout que des François en eussent l'honneur. On regardoit comme une humiliation pour la France, d'être obligée d'abandonner Descartes pour Newton, comme si la gloire d'un peuple pouvoit dépendre du hasard qui avoit fait naître Descartes en Touraine, & Newton dans le comté de Lincoln. Ce qui honore une Nation, c'est le respect qu'elle a pour ses grands Hommes, & il faut avouer avec regret que tout l'avantage étoit alors pour la Nation Angloise. En exécutant la Mesure d'un Degré du Méridien, les François alloient mériter à leur Patrie un honneur dont elle pourroit se glorifier à plus juste titre que l'Angleterre ne s'enorgueillit des découvertes de Newton; car une découverte est l'ouvrage d'un homme dont le sort place la naissance où il lui plaît : mais une entreprise comme celle de la Mesure

du Degré, qui demande la protection du Gouvernement & l'approbation du Public, doit être regardée comme l'ouvrage de toute une Nation. Ainsi, tandis que les faiseurs de *brochures* accusoient sérieusement les Newtoniens d'être de mauvais citoyens, ces Newtoniens s'occupaient de la gloire de la France : l'Académie approuva leurs vues ; elle n'eut pas de peine à obtenir de M. le comte de Maurepas les secours nécessaires pour un si grand projet : ce Ministre, petit-fils du Restaurateur de l'Académie, & né, pour ainsi dire, avec elle, avoit toujours regardé le soin d'encourager les Savans & de concourir aux progrès des Sciences, comme le devoir de sa place le plus agréable à remplir, & le plus propre à le consoler des soins pénibles du Gouvernement.*

M.^{rs} de la Condamine, Bouguer & Godin furent donc chargés, par l'Académie, de faire à l'Équateur les observations nécessaires pour déterminer la Figure de la Terre, & ils partirent pour le Pérou. Dès l'instant où il avoit été question de ces travaux, M. de la Condamine avoit tourné toutes ses vues vers cet objet : le desir de faire un voyage si pénible, si dangereux, l'avoit rendu Astronome ; de la classe de Chimie, il étoit passé dans celle d'Astronomie ; & l'Académie avoit senti combien le zèle & le courage de M. de la Condamine pouvoient servir au succès de l'entreprise. M. Bouguer, Géomètre assez habile pour qu'aucune des questions dépendantes de la théorie ne pût l'arrêter, avoit approfondi avec une sagacité rare la plupart des branches de la Physique, & sur-tout l'Optique dont l'Astronomie ne peut se passer ; il possédoit encore ce genre d'esprit qui fait démêler les petites causes qui s'opposent à l'exactitude d'une opération pratique, & trouver les moyens d'y remédier : il réunissoit enfin toutes les qualités qu'on pouvoit desirer pour le succès de l'opération : mais cette entreprise avoit des difficultés étrangères aux Sciences ; elle demandoit, dans les hommes qui en seroient chargés d'autres ressources que celles qu'on pouvoit attendre

* Lorsque cet Éloge a été lû à l'Académie, M. de Maurepas n'étoit pas rentré dans le Ministère.

de M. Bouguer. La Mesure du Degré du Méridien devoit se faire au Pérou : le roi d'Espagne y avoit consenti , & même avoit chargé deux Officiers de ses Vaisseaux , d'accompagner les Académiciens ; mais il falloit opérer dans un pays peu habité , où les communications sont difficiles , où l'on ignore les Arts de l'Europe , au milieu d'une Nation étrangère nouvellement soumise à un Prince de la Maison de France , & chez qui toute faveur accordée à des François réveilloit la jalousie nationale : d'ailleurs , dans toute contrée éloignée de deux mille lieues de son Souverain , la facilité de le tromper & d'éluder ses ordres , produit nécessairement une sorte d'anarchie. Pour vaincre les difficultés que de telles circonstances devoient faire naître à chaque pas , il falloit un homme dont l'activité crût avec les obstacles , qui fût également prêt à sacrifier au succès de son entreprise , sa fortune , sa santé & sa vie ; qui , tirant sa force de la vigueur naturelle de son ame , réunît toutes les espèces de courage ; qui , pénétré de la grandeur de son objet , & du respect que doivent toutes les Nations à un homme chargé des intérêts de l'humanité entière , fût en réclamer hautement les droits , sans que rien pût ou l'intimider ou le rebuter ; il falloit encore que cet homme joignît à ces grandes qualités , cette universalité de connoissances qui seule peut attirer à un Savant l'estime de l'ignorance ; qu'il eût dans l'esprit un naturel piquant , une singularité même propre à frapper les hommes de tous les pays & de tous les états ; qu'il mît dans ses discours cette chaleur qui entraîne , qui force l'opinion & la volonté : il falloit donc choisir M. de la Condamine.

Il partit de la Rochelle le 16 Mai 1735 : arrivé à la Martinique après trente-sept jours de navigation , il fut attaqué d'une fièvre violente la veille du jour marqué pour le départ ; il ne put consentir à le retarder , & pour me servir de ses expressions , *il fut malade , saigné , purgé , guéri & embarqué en vingt-quatre heures.*

De la Martinique , les Voyageurs François allèrent à Portobello , traversèrent l'isthme de Panama , s'embarquèrent dans

cette ville, & arrivèrent enfin à Guayaquil. Il falloit aller à Quito par terre, M. de la Condamine se sépara de ses confrères, afin d'embrasser dans leurs observations une plus grande étendue de pays, & on croira sans peine qu'il choisit le chemin le plus difficile : obligé de traverser des forêts où il falloit s'ouvrir un passage avec la hache, il marchoit à pié, sa boussole à la main & faisant toujours des observations de Botanique; ses guides l'abandonnèrent, il erra huit jours dans ces déserts, sans autre nourriture que des fruits sauvages, & tourmenté par une fièvre dont heureusement cette diète forcée le guérit : cependant il s'avançoit dans les Cordillères, gravissant entre des fentes de rochers, traversant des torrens sur d'immenses claies de lianes qui servent de pont, & qui, attachées aux deux rochers opposés, se courbent sous le poids du Voyageur, & le balancent au gré des vents.

Arrivé enfin au sommet d'une de ces chaînes de montagnes, qui forment les Cordillères, il entra dans une vallée riante où tous les arbres étoient couverts à la fois de fleurs & de fruits, où les travaux des semailles étoient réunis à ceux de la récolte : c'est au fond de cette vallée qu'est située la ville de Quito, où les Académiciens se trouvèrent réunis après treize mois de voyage. Les fonds apportés de France, les Lettres que le roi d'Espagne avoit données sur les Caisses royales étoient déjà épuisés, M. de la Condamine avoit pris des Lettres particulières de créance; mais Quito n'a aucune relation directe avec l'Europe : il falloit aller à Lima, M. de la Condamine entreprit ce voyage de quatre cents lieues dans un pays où l'on est obligé de porter son lit, & après un séjour de trois mois, il revint à Quito avec soixante mille livres, pour lesquelles il s'étoit engagé personnellement, & vingt mille livres que le Conseil & le Vice-roi lui avoient assignées. Il avoit encore eu le temps de faire un Mémoire sur l'arbre qui donne le *Quinquina*, & de rassembler un grand nombre d'observations de toutes espèces.

Cependant on lui avoit suscité un procès criminel durant son absence : le Président de Quito, irrité contre les deux

Officiers espagnols qui accompagnoient les Académiciens, avoit voulu les faire arrêter; le couvent des Jésuites leur avoit servi d'asyle. Les Académiciens françois se plaignirent d'une violence contraire au passeport accordé par le roi d'Espagne; & le Président, pour récriminer, les accusa d'avoir fait un commerce prohibé; ils se défendirent aisément, mais M. de la Condamine étoit absent, & d'ailleurs le plus coupable, car il étoit convaincu d'avoir vendu ses bijoux, sa croix de S.^t Lazare, ses chemises, pour fournir à la dépense de ses confrères & à la sienne.

Des montagnes dont le sommet, quoique situé sous l'Équateur, est couvert de glaces éternelles, & qui, depuis la mer jusqu'à ces glaces, offrent toutes les diverses températures, étoient le terrain où les Académiciens devoient suivre leurs opérations. Ce pays inhabité ne leur offroit aucun objet qui pût leur servir à marquer les points de leurs triangles: ils étoient forcés d'y suppléer par des signaux, & après avoir passé plusieurs jours à parvenir au sommet des montagnes escarpées où il les falloit placer, souvent il arrivoit que les Indiens venoient les renverser pendant la nuit; M. de la Condamine ne put en garantir un, qu'on avoit déjà enlevé plusieurs fois, qu'en lui donnant la forme d'une croix; enfin, ils furent obligés de substituer à ces signaux des tentes où un homme restoit perpétuellement pour les garder: mais les hommes à qui on pouvoit accorder cette confiance étoient fort rares, & ces petites difficultés retardèrent considérablement les progrès du travail. Dans un de ces voyages entrepris pour établir un signal, M. de la Condamine, abandonné par son guide, resta deux jours dans sa tente, enseveli sous la neige, sans nourriture, sans eau même, & obligé, pour s'en procurer, d'attendre un moment de Soleil où il pût fondre la neige avec le verre de sa lunette.

La mesure géométrique de l'arc du Méridien fut cependant terminée dans le mois d'Août 1739; après deux ans de travaux assidus, souvent interrompus, mais dont chaque Académicien remplissoit les intervalles, par des observations de
quelqu'autre

quelqu'autre genre ; il restoit encore à prendre la Mesure astronomique de cet arc , & les Académiciens s'y dispofoient dans la ville de Cuença , lorsqu'un évènement funeste vint leur préparer , & sur-tout à M. de la Condamine , d'autres occupations & d'autres dangers.

Seniergues, qui accompagnoit les Académiciens en qualité de Chirurgien, avoit eu un démêlé personnel avec le gendre de l'Alcade de Cuença, & ce démêlé paroïssoit appaisé lorsqu'à une course de taureaux, l'Alcade, ses amis, & singulièrement le Grand-vicaire de Cuença, soulevèrent la populace contre les François; le Grand-vicaire affectoit des mœurs austères; c'étoit un de ces hommes qui semblent n'avoir renoncé aux foibleffes des ames tendres, que pour se livrer avec plus de liberté à tous les vices des cœurs endurcis: la sévérité de ses principes & de sa vie, lui avoit acquis un empire absolu sur l'esprit du peuple, & il s'en étoit servi pour lui persuader que les François étoient hérétiques. Seniergues fut assassiné en conséquence, & les efforts de tout ce qu'il y avoit à Cuença de Citoyens honnêtes, suffirent à peine pour arracher les autres Voyageurs des mains d'une populace effrénée, excitée par ceux même qui auroient dû la contenir ou la réprimer. Seniergues avoit nommé M. de la Condamine son Exécuteur-testamentaire, & comme, au lieu de venger le crime, il s'aperçut que l'on n'étoit occupé qu'à ramasser contre Seniergues & contre tous les François en général des calomnies qui pussent servir d'excuses, il crut que son honneur & son devoir l'obligeoient à demander justice: au bout de trois ans de sollicitations, dont rien ne le rebutoit, les ordres du Viceroy purent à peine arracher un Jugement du Tribunal de Quito; & ce Jugement condamnoit à l'amende & à un bannissement limité un homme public, convaincu d'avoir excité le peuple à commettre le plus lâche des assassinats contre un Étranger que le passeport du Souverain auroit dû faire respecter. Les coupables craignirent que le Conseil d'Espagne ne réformât un Jugement si absurde, & pour se mettre à couvert, le gendre de l'Alcade imagina de se faire

déclarer fou, & l'Alcade, joignant le scandale au crime, osa chercher dans les Ordres sacrés l'impunité d'un forfait qui devoit l'en rendre à jamais indigne; il se fit ordonner Prêtre: ce titre assuroit la même impunité au Grand-vicaire de Cuença, le plus criminel de tous, puisqu'il avoit abusé d'une autorité encore plus sacrée. Ainsi la Religion, ce frein des crimes secrets, devenoit chez ces malheureux peuples, l'asyle des crimes publics; mais c'étoit l'ignorance des vrais principes de la Religion qui seule y produisoit ces scandales, maintenant à peine croyables en Europe; & si l'on y confondoit avec le respect dû aux Ministres de l'Église, l'impunité de ces Ministres lorsqu'ils déshonorent leur caractère par des actions criminelles, c'est que les véritables maximes de l'Église y étoient inconnues.

M. de la Condamine se procura une copie légale de toute cette procédure; elle étoit nécessaire à l'honneur de la mémoire de Seniergues qu'on avoit calomnié: elle l'étoit à la justification de tous les Astronomes François ou Espagnols, qu'on avoit voulu envelopper dans les mêmes accusations; & ces accusations auroient été appuyées en Europe par ces hommes qu'offense le spectacle du génie & de la vertu réunies, qui voudroient se dispenser du moins de respecter l'homme dans celui dont ils sont forcés d'admirer le talent, & qui cherchent à avilir la personne quand ils ne peuvent détruire les Ouvrages: cette copie enfin pouvoit être envoyée au Conseil d'Espagne, & l'éclairer sur la corruption des Tribunaux, le plus terrible peut-être des fléaux politiques.

Cette corruption étoit alors au comble dans le Pérou; car, dans une Colonie lointaine & qui a peu de liaison avec la Métropole, des Administrateurs qui vont chercher la fortune en Amérique, & dont l'honneur ne dépend que des jugemens de l'Europe, ont peu de motifs pour s'opposer à ces abus, & peuvent en avoir beaucoup pour les protéger. M. de la Condamine avoit suivi cette affaire pendant plus de trois années: obligé, pour ses opérations, d'errer seul dans des déserts, de passer les nuits sur les montagnes inhabitées,

entouré de gens contre qui il demandoit justice, & qui avoient prouvé que l'idée d'un assassinat ne les effrayoit pas; il courut encore de plus grands risques à son départ du Pérou; un hazard heureux l'empêcha de passer sur les terres de l'Alcade de Cuença: c'étoit le chemin que naturellement il auroit dû prendre, & le traitement qu'on lui préparoit n'étoit pas un secret dans le pays.

La mort de Seniergues étoit arrivée au mois d'Août 1739; l'année 1740 fut employée en entier par M. de la Condamine & par M. Bouguer à faire les Observations astronomiques, nécessaires pour mesurer l'arc du Méridien; leur travail étoit fini, mais celui de M. Godin ne l'étoit pas encore; il fallut attendre qu'il l'eût achevé. Tandis qu'il observoit au nord la Méridienne, M. Bouguer répétoit au sud les Observations qu'il y avoit faites: il remarqua alors qu'il avoit commis dans les premières une erreur de près de 30 secondes; il trouva la cause de cette erreur, & les moyens de s'en garantir. Cet événement du Voyage, fut dans la suite un sujet de dispute entre M. de la Condamine & M. Bouguer; celui-ci vouloit que l'erreur & l'art avec lequel il avoit su la découvrir & la réparer, appartenissent à lui seul, & M. de la Condamine s'étoit intéressé trop vivement à toutes les opérations du Voyage, pour croire qu'il pût s'être fait quelque chose sans lui.

Les Observations que cette remarque de M. Bouguer rendit nécessaires, le desir que M. de la Condamine avoit aussi de répéter les secondes observations de M. Bouguer, puisqu'il avoit partagé le travail des premières, la difficulté que fit M. Godin de communiquer à ses Confrères le résultat de son travail, tout cela occupa les Académiciens jusqu'en 1743. On voit dans l'Histoire de l'Académie, dans les Mémoires & les Ouvrages que M.^{rs} de la Condamine & Bouguer ont publiés, combien il y eut de momens vides dans le long intervalle de temps qui leur fut nécessaire pour ne laisser aucune incertitude sur l'objet principal de leur Voyage; mais chacun d'eux fut remplir ces momens d'une manière

avantageuse pour les Sciences, & intéressante pour l'Académie.

Les Astronomes françois devoient laisser au Pérou des monumens durables de leurs opérations : le soin d'ériger ces monumens ne pouvoit regarder que M. de la Condamine ; il fit placer sur le mur de l'église des Jésuites de Quito, un marbre dans lequel on incrusta la mesure de la longueur du Pendule sous l'Équateur, on y grava la longitude & la latitude du lieu de l'inscription, la hauteur des principales montagnes mesurées géométriquement, & l'élévation du baromètre à leur sommet, la déclinaison & l'inclinaison de l'Aiguille aimantée, l'observation de l'obliquité de l'Écliptique, la Mesure de la Réfraction horizontale à différentes élévations au-dessus de la mer, la Mesure enfin du Degré du Méridien. Cette Table contenoit un précis des travaux de sept années ; M. de la Condamine eut la modestie de laisser en blanc les nombres qui devoient exprimer les résultats, & de réserver à M. Bouguer le soin de les remplir. Occupé uniquement du plus grand bien des Sciences, il eut le courage de rendre cet hommage au nom que M. Bouguer s'étoit fait parmi les Mathématiciens, & de prouver, qu'incapable d'abandonner ses droits, il savoit cependant les sacrifier à l'utilité publique.

Un autre monument, non moins nécessaire, occupa longtemps M. de la Condamine : quelque juste confiance que puisse avoir un Astronome sur l'exactitude de ses opérations, quelques précautions qu'il ait prises, il peut se faire que quelque chose lui ait échappé ; au bout d'une longue suite de siècles, la grandeur des mesures peut avoir varié, & leur dénomination être restée la même : il étoit donc important que les deux points extrêmes de la base, qui étoit le fondement des opérations trigonométriques, fussent fixés par des monumens solides : M. de la Condamine les marqua, par deux pyramides, où il devoit placer une inscription ; l'Académie des Belles-Lettres de Paris, consultée avant le départ, en avoit prescrit la forme : mais pour obtenir que cette Inscription fût gravée, & qu'on laissât subsister une fleur-de-lis au haut de la pyramide,

il fallut soutenir un long procès à l'audienee de Quito. Une opération si utile aux Sciences , fut sur le point d'être détruite, parce qu'on n'entendoit pas à Quito le latin du style lapidaire. M. de la Condamine gagna pourtant sa cause , & en fut quitte pour placer une couronne fermée sur la fleur-de-lis.

Les Officiers de Marine espagnols , blessés de ne paroître dans l'Inscription qu'à la suite des Académiciens , avoient suscitè ce procès ; mais il faut leur rendre la justice , que cette discussion n'altéra point leur union avec nos Académiciens , & que , lorsqu'après le départ des François , on surprit à la Cour d'Espagne , un ordre de détruire les pyramides , ils employèrent leur crédit pour le faire révoquer ; ce n'étoit donc pas l'intérêt de leur gloire qui avoit excité les deux Savans espagnols à se plaindre de l'Inscription des pyramides. C'étoit l'orgueil national, sentiment respectable , lorsqu'au lieu de s'applaudir d'une supériorité vraie ou prétendue , il s'occupe de l'acquérir ou de la conserver ; c'est par un effet de ce même sentiment , pour cette fois bien entendu , que les deux Savans espagnols réclamèrent contre l'ordre de la démolition des pyramides , & qu'ils oublièrent le petit intérêt d'une Inscription plus ou moins glorieuse , pour ne plus sentir que le reproche qu'alloit attirer sur leur Patrie , la destruction d'un monument élevé aux Sciences.

Jè n'ai point interrompu le récit des opérations des Académiciens , par le détail de quelques faits personnels à M. de la Condamine ; la générosité qu'il avoit montrée à son arrivée ne se démentit pas : la franchise & la noblesse de son caractère lui avoient fait des amis ; il employa souvent leur crédit d'une manière utile pour ses Confrères , & il quitta le Pérou après avoir emprunté , en son nom ; plus de quarante mille écus , pour les dépenses communes. Ce fut dans ce Voyage qu'il contracta cette surdité qui n'a fait qu'augmenter le reste de sa vie ; privé presque absolument d'un des deux sens qui lui servoient à satisfaire sa curiosité , il sembloit que cette passion , réduite à un seul sens , n'en étoit devenue que plus active & plus indiscrete : son tempérament avoit résisté à

tant de fatigues incroyables; mais il rapporta du Pérou le germe de cette paralysie singulière qui l'a condamné, dans les dernières années de sa vie, à une inaction si pénible pour lui.

Le Grand-vicaire de Cuença regardoit les François comme des hérétiques, mais l'opinion générale du peuple vouloit qu'ils fussent sorciers, les gens plus éclairés les croyoient envoyés pour chercher des mines d'or dans les Cordelières. Dans un des Voyages qu'ils firent sur ces montagnes, tantôt pour essayer de parvenir jusqu'à la bouche d'un volcan, tantôt pour faire des observations sur la longueur du Pendule, un Moine Franciscain révéla, à M. de la Condamine, le secret d'une mine d'or qui y étoit cachée; il se proposoit de faire de cette découverte, un usage bien utile aux malheureux Indiens, & qu'il croyoit, sans doute, bien propre à intéresser M. de la Condamine à la recherche de ces mines; le projet du bon Père, étoit d'en consacrer le produit à l'établissement d'un tribunal d'inquisition au Pérou: à la vérité, il y avoit déjà dans le Pays un Vicaire de l'inquisition d'Espagne, mais le zèle des Moines de Quito ne trouvoit pas que ce fût encore assez.

Un petit nombre de Créoles qui cultivent au milieu de la barbarie générale les Arts & les Sciences de l'Europe, consoloient nos Académiciens de tout ce qu'il y avoit de fatigant & de dangereux à être l'objet de la curiosité inquiète d'un peuple ignorant & à demi-barbare.

M. de la Condamine décrit quelques-unes des fêtes qu'on leur donna: c'étoient des espèces de Comédies jouées par de jeunes Métis, & des danses pantomimes où nos Voyageurs furent étonnés de voir des enfans répéter tous les mouvemens d'un Astronome qui observe, & contrefaire d'une manière comique les gestes de chacun d'eux. L'honneur le plus remarquable qu'ils reçurent fut une Thèse de Théologie, dédiée à l'Académie des Sciences de Paris; cette Thèse avoit pour objet la nature des actes de la Divinité: le Jésuite qui l'avoit composée, ignoroit sans doute avec quelle sage modestie l'Académie s'est interdit tout ce qui peut avoir le moindre rapport avec des connoissances si sublimes. Un frère

Jésuite avoit dessiné & gravé une jolie vignette, qui sert de frontispice à la Thèse, & qui donne des talens des Péruviens pour les Arts, une meilleure idée que la Thèse elle-même n'en donne de leurs lumières*.

M. de la Condamine partit de Quito le 4 Septembre 1742. Peu de jours avant son départ, on lui vola ses papiers, le fruit de huit années de travaux & de dangers, & le seul prix de la perte de sa santé: la cassette où ils étoient renfermoit de l'or & des bijoux; il fit publier un Monitoire, mais il eut la précaution de déclarer qu'il ne redemandoit que ses papiers, & qu'il abandonnoit le reste; le Monitoire eut tout l'effet qu'on en devoit attendre; on rendit les papiers, à l'exception de deux paquets; ils avoient pour objet le voyage dans les montagnes où le peuple suppose des mines d'or; on crut qu'ils renfermoient le secret de trouver ces mines, & qu'ainsi on pouvoit se les approprier en sûreté de conscience.

M. de la Condamine quitta le Pérou le 11 Mai 1743, après huit ans de fatigues incroyables; il nous a laissé l'histoire de son voyage. C'est-là que dans un style souvent élégant, mais toujours plein de chaleur, de naturel & même de naïveté, on le voit parler des dangers qu'il a courus, sans se douter qu'il eût eu besoin de courage, ne montrer, en parlant d'un accident qui le fit tomber deux fois sans connoissance au pied de son secteur, que sa curiosité d'en pénétrer la cause, ne sentir, en descendant des bords de la bouche d'un volcan, que le chagrin d'avoir un compagnon qui l'avoit empêché de s'avancer plus avant, & emporter enfin, du Pérou le regret de n'avoir pas eu de plus un arc de l'équateur à mesurer. La noblesse & la fierté du caractère de M. de la Condamine lui avoit mérité la bienveillance des Gouverneurs de l'Amérique méridionale, & l'amitié de plusieurs Créoles. De toutes les Nations de l'Europe, l'Espagnole est celle qui a conservé le

* Cette Thèse solennelle ne renferme qu'une seule proposition de Théologie purement scolastique.

plus long temps le goût de l'héroïsme, & M. de la Condamine lui montrait un Héros d'une espèce nouvelle, qui déployoit, pour éclairer & perfectionner le genre humain, une intrépidité qu'on n'a presque jamais employée que pour l'asservir ou l'exterminer.

Pendant le séjour de M. de la Condamine au Pérou, ce malheureux pays fut exposé à deux fléaux de plus, la guerre & l'éruption d'un nouveau volcan.

Un évènement de cette guerre montra à M. de la Condamine, combien dans cette carrière la gloire dépend du succès, & que le succès n'est souvent que l'ouvrage du hasard. Un Général Espagnol attendoit dans la mer du Sud, & près de l'île de Fernandez, l'Escadre de l'Amiral Anson : las d'une longue croisière, qui devenoit périlleuse pour son Escadre, il la ramène dans les ports du Pérou; deux jours après Anson arrive : ses Vaisseaux n'étoient chargés que de mourans; ils relâchent à l'île Fernandez; on y trouve des vivres; les malades se rétablissent, & l'Amiral Anglois, à peine échappé au scorbut & à la faim, court piller & brûler Païta. Il faut bien le regarder comme un grand homme; mais deux jours plus tôt, Anson, hors d'état de se défendre, seroit tombé au pouvoir des Espagnols : il n'auroit été qu'un téméraire, & le Général Espagnol, qui mourut de douleur de ne l'avoir pas attendu, auroit été un Héros.

L'éruption du volcan de Cotopaxi fut presque aussi funeste que la guerre : cette montagne n'avoit point jeté de flammes depuis deux siècles, lorsqu'en 1742 elle s'ouvrit de nouveau; des tourbillons de fumée & de flamme s'élevoient du milieu de ces neiges éternelles qui couvrent la cime du volcan; des ruisseaux de lave enflammée rouloient sur des masses de glaces, tandis que les torrens, formés par les neiges fondues, se précipitoient dans la campagne, & submergeoient tout ce que les laves avoient épargné.

Pour revenir en Europe, M. de la Condamine avoit à choisir entre deux chemins : l'un, sûr & bien connu, mais plus long : l'autre, plus court, mais dangereux & que presque personne n'avoit

n'avoit encore tenté, c'étoit celui de la rivière des Amazones; M. de la Condamine le préféra. Suivi d'un seul domestique Métis, il se rendit à Borja en descendant le Pongo; c'est le nom d'un détroit où ce fleuve immense, resserré par une chaîne de montagnes, se précipite entre deux rochers coupés à pic. Il faut s'abandonner, sans gouvernail, à la rapidité du courant, sur un radeau flexible formé par des claies de lianes, & qui a l'avantage de pouvoir être entraîné contre les rochers sans se briser. L'habitude n'a point encore familiarisé les Indiens avec les dangers de ce passage. Ceux qui accompagnoient M. de la Condamine, prirent leur route par terre: il resta seul avec son domestique; heureusement, c'est son expression, il passa sur son radeau la nuit qui précéda son passage; il s'aperçut tout d'un coup, que tandis que la rivière baissoit, son radeau arrêté par une branche, alloit demeurer suspendu; il eut le temps de couper la branche, sans cela; dit-il, *ses Journaux, ses Observations, ses Calculs, les fruits de neuf années de travaux, étoient perdus*, il ne songea pas seulement au danger de sa vie; le lendemain il passa le Pongo, & parcourut cette galerie tortueuse, bordée de rochers qui semblent se réunir à leur sommet, où l'on ne reçoit la lumière que d'en-haut, à travers les branches entrelacées des arbres qui pendent sur le torrent & forment un berceau sur la tête du Voyageur étonné. Malgré la rapidité extrême du courant, M. de la Condamine observoit la largeur du passage, son étendue, sa direction, la vitesse de l'eau & la hauteur des rochers contre lesquels le torrent emportoit son radeau.

En partant de Borja, il descendit le fleuve dans un espace de quatre ou cinq cents lieues, à travers des forêts impraticables où l'on a peine à apercevoir la terre cachée sous un amas immense de plantes & de débris de végétaux qui la couvrent; on ne pourroit trouver une pierre dans tout cet espace. Depuis la formation de ce continent, la Nature abandonnée à elle-même, y a préparé une couche épaisse de terre végétale, trésor qu'elle destine à l'homme, lorsque bien convaincu enfin que l'or de l'Amérique n'a pas rendu l'Europe plus heureuse.

Hist. 1774.

O

il n'ira plus y chercher que le repos, le bonheur, un beau ciel & une terre fertile.

Quelques peuplades sauvages errent sur les bords du fleuve; mais depuis que les Européens y ont paru, ils se sont enfoncés dans les terres. Ces hommes ont peu d'idées, parce qu'ils ont peu de besoins; leurs Langues sont pauvres; les objets de leurs desirs sont en petit nombre, mais leur indolence, que nous appelons *stupidité*, prouve que leur état ne leur est point insupportable, tandis que cet excès d'activité dont nous sommes si vains, ne prouve peut-être autre chose que l'excès de nos misères. Les noms qui désignent des idées abstraites leur sont même inconnus, ils n'ont point de termes pour nommer la vertu; mais ces Sauvages sans morale, & même sans Religion, se servent, pour la chasse, de flèches empoisonnées dont la moindre blessure donne une mort sûre & prompte, & cette arme terrible, jamais ils ne l'ont employée, même contre leurs ennemis.

Parmi ces Peuples, il en est un qui a la singulière coutume d'aplatir entre deux ais la tête des enfans nouveaux-nés: ce n'est pas qu'en les condamnant, par cette opération, à une imbécillité incurable, ils aient cru rendre leur bonheur assuré, comme l'ont imaginé quelques Philosophes, qui supposent que ce sont la prévoyance & la réflexion qui rendent nos maux si amers; ces Peuples ne veulent que procurer à leurs enfans l'avantage de ressembler à la pleine Lune.

M. de la Condamine arriva enfin à Cayenne: il avoit levé une Carte exacte du cours de la rivière des Amazones; il avoit recueilli des Observations sur tous les objets qui peuvent intéresser un Philosophe; mais il y avoit en vain cherché ce peuple de femmes armées, qu'une tradition ancienne plaçoit sur les bords du Maragnon. On y avoit vu, disoit-on, des troupes de femmes guerrières; le reste n'étoit, selon toute apparence, qu'un roman que les Européens avoient imaginé d'après les anciennes fables Grecques: les hommes sont tellement nés pour l'erreur, qu'une fable une fois introduite, se reproduit sous toutes les formes possibles; il semble qu'ils

ne la laissent échapper qu'à regret. Pour établir une république d'Amazones & la perpétuer, il faudroit un système de législation si compliqué, que ce n'est pas chez des Sauvages que l'on pourroit trouver un peuple de femmes.

Tel fut ce Voyage où M. de la Condamine déploya, pendant dix ans, un courage d'autant plus rare qu'il n'avoit point de spectateurs, que la crainte de l'opprobre ne le forçoit pas d'être brave; qu'il falloit affronter des dangers qui se présentoient sous une forme effrayante & nouvelle: il n'étoit pas même soutenu par l'idée d'une mort glorieuse; il savoit trop bien que les hommes ne jugent que par l'évènement, & que la mort, cachée dans des déserts, ne pourroit qu'attirer à sa mémoire le reproche d'une témérité insensée.

M. de la Condamine attendit à Cayenne un vaisseau de France, pendant cinq mois entiers: il ne lui restoit plus rien à faire, & son courage l'abandonna: il avoit résisté à dix ans de fatigues & de dangers; il ne put résister à cinq mois de repos. Cette ame active, que l'espérance d'être utile, & le plaisir d'agir avoient soutenue jusque-là, ne sentit plus que la douleur d'exister seule; il tomba dans cet état d'angoisse, où l'homme, éprouvant le besoin de sentir, interroge tout ce qui l'entoure & où rien ne lui répond; alors, n'existant plus que par ses souvenirs, & rempli de l'idée des lieux où il a commencé à vivre & à aimer, il sent avec amertume qu'il n'y a que ce seul endroit où il puisse espérer d'être encore heureux, & que des obstacles insurmontables l'en séparent. La santé de M. de la Condamine fut altérée par la mélancolie, & une maladie lente le consumoit lorsqu'il reçut des lettres du Gouverneur de Surinam, qui lui offroit les moyens de revenir en Europe, il accepta ses offres, & s'embarqua pour Amsterdam.

A son retour en France, il trouva l'Académie occupée de comparer les Mesures du Degré de latitude, prises à l'Équateur & au Pôle avec celles du Degré de France, & d'en déduire la véritable Figure de la Terre; mais les conséquences qui résultoient de cette comparaison, prouvèrent que le

problème n'étoit pas aussi simple qu'on l'avoit supposé d'abord; c'est ce qu'ont depuis confirmé les savantes recherches d'un grand Géomètre qui a réuni au génie le plus brillant cet esprit de doute & de réserve, malheureusement si rare & cependant si nécessaire dans les applications du Calcul aux phénomènes de la Nature. Mais si la Mesure d'un Degré n'a pas suffi pour déterminer la Figure de notre Globe, elle a prouvé du moins que la Terre est un sphéroïde aplati par les Pôles; vérité que la précession des équinoxes & le retardement du Pendule sous l'Équateur confirment également.

Tel fut le principal fruit que les Sciences retirèrent du Voyage de M. de la Condamine, & quel en fut le prix? Un peu de gloire, des querelles, & une surdité incurable. On demandera peut-être quels ont été les objets de la dispute qui s'éleva alors entre M.^{rs} Bouguer & de la Condamine, entre deux hommes qui, pendant plusieurs années, avoient couché dans la même chambre, sous la même tentè, & souvent à plate-terre, enveloppés dans le même manteau; qui s'étoient donné, pendant tout ce temps, des marques publiques d'une estime réciproque, & qui ne pouvoient se diviser sans perdre de leur considération, & sans nuire à la gloire de leur entreprise? nous sommes affligés d'être forcés de répondre, qu'à peine peut-on apercevoir l'objet réel de cette dispute, mais il est plus aisé d'en deviner les causes morales.

M. Bouguer ne pouvoit se dissimuler la supériorité qu'il avoit sur M. de la Condamine comme Mathématicien; tout ce qui, dans la Mesure du Méridien, exigeoit des connoissances profondes, de l'invention, de la sagacité, il le regardoit comme son ouvrage: selon lui, M. de la Condamine n'y avoit mis que du zèle, de la générosité, une application infatigable & du courage. M. Bouguer croyoit donc, & sans doute avec justice, devoir être le premier objet de l'attention publique: il voyoit cependant que M. de la Condamine, répandu dans toutes les sociétés, possédant l'art de persuader aux ignorans qu'ils l'avoient entendu, rapportant des observations singulières & propres à amuser la

curiosité frivole des gens du monde , écrivant avec assez d'agrément pour se faire lire , avec trop de négligence & un ton trop simple pour bleffer l'amour-propre ou exciter l'envie, intéressant par son courage & piquant même par ses défauts, avoit entièrement fait oublier les savantes recherches de son Collègue, qui sembloit, comme on le lui dit un jour à lui-même, n'avoir été au Pérou qu'à la suite de M. de la Condamine.

M. Bouguer pouvoit donc regarder M. de la Condamine comme un ennemi de sa gloire, du seul bien dont il fût jaloux. Déjà assez âgé lorsque ses talens le firent appeler dans la capitale, & préférant, par goût comme par habitude, le travail à la société, il n'avoit pu acquérir cette connoissance des hommes qui apprend à apprécier leurs injustices & à les supporter : il n'eut pas la patience d'attendre du Public & de M. de la Condamine lui-même la justice qui étoit dûe à ses talens; il ne sentit pas assez que le bruit que l'on fait à Paris, ne dure qu'un moment, & que la gloire attachée à des ouvrages de génie est éternelle comme eux : la relation de son Voyage fut pleine d'humeur contre M. de la Condamine qui n'y répondit qu'avec gaieté, & le Public qui ne pouvoit juger du fond de cette discussion, fut pour celui qui favoit l'amuser.

A peine M. de la Condamine fut-il débarrassé de cette dispute, qu'il se livra à un projet dont les Sciences & le Commerce devoient retirer un égal avantage, dont l'exécution étoit simple & facile, & qui n'a été abandonné que par l'indifférence générale des hommes pour ce qui n'est utile qu'au Public : c'est l'établissement d'une Mesure universelle. Il proposoit de choisir pour unité la longueur du Pendule sous l'Équateur, longueur vérifiée par cinq habiles Observateurs d'après une longue suite d'expériences; & cette Mesure, qu'aucune idée de vanité nationale n'auroit fait rejeter par aucun peuple, ne pouvoit changer qu'avec une révolution dans le globe. Il y avoit long-temps que ce projet occupoit M. de la Condamine, & c'est en partie dans cette vue que

ses Recherches sur la longueur du Pendule, tiennent une place si considérable parmi les travaux de son Voyage.

Nous voici arrivés à l'époque la plus glorieuse pour lui; au moment d'une vie toujours si bien employée, où peut-être il a été le plus utile : je veux parler de ses Ouvrages en faveur de l'Inoculation. Parmi les maux que les conquêtes ont faits à l'espèce humaine, un des plus cruels, du moins par sa durée, est d'avoir répandu sur la surface de la Terre entière les vices, les erreurs & les maladies de chaque climat. C'est ainsi que les conquêtes des Arabes, les Croisades & les brigandages des Dévastateurs de l'Amérique ont porté dans tout le globe des maux que la Nature avoit cachés dans les déserts de l'Arabie & dans les forêts des Caraïbes. Peu d'hommes évitent la petite vérole; environ un quatorzième de l'espèce humaine en est la victime; & parmi ceux dont elle épargne la vie, combien n'y en a-t-il pas qui restent ou défigurés ou condamnés à des infirmités qui rendent la vie amère, & ne finissent qu'avec elle? On observa bientôt que cette maladie n'attaque qu'une seule fois chaque individu; ou du moins que les rechutes en sont trop rares pour qu'un homme sensé puisse les craindre, ou se précautionner contre elles : on vit ensuite qu'il y a des circonstances où cette maladie est plus bénigne, & qu'on éviteroit une partie du danger, si on pouvoit choisir le temps où on l'éprouveroit; on savoit enfin qu'elle se communique, soit par l'attouchement, soit en respirant le même air : de-là vint l'idée d'une sorte d'Inoculation qu'on a trouvée presque par-tout établie de temps immémorial. On voit, dans nos villages, des parens exposer leurs enfans à la contagion de la petite vérole, parce que cette maladie est regardée comme moins dangereuse à cet âge. Il y a loin de cet usage à la pratique de l'insertion, à une méthode par laquelle on peut non-seulement choisir le temps de la maladie, mais encore en diminuer les dangers au point de la réduire à une incommodité légère. Cependant l'Inoculation que des peuples si éclairés n'ont adoptée qu'après tant de résistance, s'étoit établie sans peine chez une Nation à demi

barbare. Cette pratique, si salutaire pour conserver la vie des hommes, & ce qui n'est pas moins important peut-être, la beauté des femmes, tire son origine de la Circassie, d'un pays où cette beauté est un objet de commerce. Un médecin Grec la répandit parmi les chrétiens de Constantinople; Miladi Montaigu l'apporta en Angleterre, d'où il sembloit qu'elle dût se répandre en peu de temps dans le reste de l'Europe: mais il suffit qu'une nouveauté soit utile pour éprouver de grandes contradictions; elle a pour ennemis tous ceux à qui elle nuit; & il est difficile de faire le bien du grand nombre des hommes, sans faire le mal de quelques-uns: or ce petit nombre est plus éclairé, plus uni, plus ardent pour ses intérêts; & c'est-là sur-tout ce qui rend le bien presque toujours impossible. D'ailleurs les erreurs & les abus se tiennent par une chaîne d'autant plus forte, qu'elle est souvent imperceptible: ceux qui ont intérêt à perpétuer ces erreurs ou ces abus, font cause commune, & forment entr'eux une ligue nombreuse & puissante contre laquelle tous les efforts de la raison n'ont que trop souvent échoué.

L'Inoculation ne pouvoit donc manquer d'exciter des clameurs, & il étoit à craindre qu'elles ne l'empêchassent de s'introduire en France, chez une Nation aussi opiniâtre dans ses préjugés, qu'inconstante dans ses modes, où la maxime, *qu'il faut faire comme les autres*, est celle qu'on répète le plus à la Jeunesse, & presque la seule dont elle se souviene. M. le Régent avoit songé à faire essayer l'Inoculation sur des criminels & dans les hôpitaux, il mourut lorsque son courage & ses lumières alloient le rendre utile à son pays. Des Médecins éclairés * avoient élevé la voix & on ne les avoit pas écoutés; enfin, un grand Poète, dont nous admirons les talens, & dont la postérité sentira les bienfaits, fit le premier entendre au Public les avantages de cette méthode. Cependant l'Inoculation se pratiquoit en Angleterre, presque sans contradiction: la Hollande, Genève l'avoient adoptée, & la pratique en

* M. Noguez, dans un Ouvrage imprimé en 1728.

étoit encore inconnue en France, lorsque M. de la Condamine s'en déclara l'Apôtre; il avoit été témoin en Amérique des succès de l'Inoculation; un Missionnaire qui la connoissoit l'avoit employée dans une épidémie, & il avoit sauvé la peuplade qu'il dirigeoit, d'une destruction totale: car la chaleur du climat, & peut-être la dureté de la peau des Sauvages toujours exposés à l'air & enduite de vernis, rendent mortel, dans l'Amérique, ce funeste présent que les Européens lui ont fait & dont elle s'est si cruellement vengée. Bien convaincu de l'utilité d'une méthode si importante, M. de la Condamine regarda comme un devoir d'employer toutes ses forces pour la soutenir & la répandre: ce n'est point aux Savans qu'il s'adressa dans ses Ouvrages; ou les Savans n'ont point de préjugés, ou rien ne les peut détruire; c'est pour les gens du monde, pour les mères tendres, & dont le courage avoit besoin d'un appui, qu'il écrivit ses Mémoires sur l'Inoculation. Il les écrivit avec agrément pour qu'ils fussent lus, & il y mit moins de raisonnement que d'expériences; il cherchoit à rassembler des faits avec une activité infatigable. Les ennemis de l'Inoculation avoient trouvé plus commode d'en inventer de faux, il falloit les détruire; & ce n'est pas ce qui a le moins coûté à M. de la Condamine, ni peut-être ce qui a le moins servi à sa cause. Son premier Mémoire est de l'année 1754; & c'est en 1755 que M. Tenon, de cette Académie, eut le courage de faire, en France, les premières inoculations. Il n'en falloit plus pour s'y soumettre, mais il en falloit encore pour les tenter, & de ce courage d'esprit qui brave les erreurs de la multitude, qui fait que l'on règle sa conduite sur sa propre raison, & non sur l'opinion que les autres hommes formeront d'après l'évènement.

L'Inoculation toujours combattue, faisoit toujours des progrès. On essaya d'effrayer le Gouvernement; on osa même invoquer le nom de la Religion. Enfin, à force de cris & de faits, ou exagérés ou faux, on obtint du Parlement un arrêt qui, dans la vue sans doute très-sage de prévenir les épidémies que l'usage imprudent de l'Inoculation pouvoit multiplier dans les
villes;

villes, mit des entraves à la liberté d'inoculer; mais cet arrêt, en rendant l'inoculation impraticable, excepté aux riches, privoit de ses avantages le plus grand nombre des citoyens. La Faculté de Médecine, & même la Faculté de Théologie, furent consultées : celle de Théologie répondit prudemment, que tout ce qui étoit salutaire aux hommes, étoit agréable à Dieu, & qu'il n'appartenoit qu'aux Médecins de juger de l'utilité des remèdes. La Faculté de Médecine donna deux rapports contraires, & chacun fut signé par un égal nombre de Médecins. Lorsqu'enfin cette querelle eut occupé le Public presque aussi long-temps que si elle eût été frivole, il l'oublia : les Anti-Inoculateurs cessèrent de crier, ou l'on cessa de les entendre, & heureusement l'Inoculation continua d'être pratiquée. Pendant toute cette dispute, M. de la Condamine n'avoit cessé de la défendre par des raisonnemens, par des faits, & même par des plaisanteries : c'est par-tout l'arme la plus sûre, & même, dans les pays où l'on ne parle point au Peuple assemblé, la seule qu'on puisse employer avec succès contre les opinions populaires; très-peu d'hommes sont en état de suivre les preuves d'une vérité, mais tous rejettent une opinion qui est devenue un ridicule, & cette manière de penser n'est point particulière aux François; chaque Nation a ses plaisanteries, bonnes ou mauvaises, tristes ou gaies, dont ceux qui veulent dominer sur les esprits font un usage également heureux.

M. de la Condamine vécut assez pour jouir du triomphe de l'Inoculation, pratiquée en Angleterre, en France, en Allemagne, dans le Nord, en Suisse, en Hollande, en Italie; l'Europe entière retentissoit des succès des Inoculateurs : les Rois, en se soumettant à l'Inoculation, avoient entraîné une foule de particuliers, & ses adversaires n'osoient plus l'appeler *absurde* ou *impie*. Ce n'étoit plus à la voix de la raison que l'on cédoit, mais à celle de l'exemple, qui est faite pour être entendue par un plus grand nombre d'hommes.

M. de la Condamine eut même la consolation de voir sa famille donner cet exemple dans la Province. Sans cesse exposant au Public les succès de l'Inoculation, & lui en préparant

de nouveaux, parlant toujours avec une candeur qui persuadoit, avec une chaleur qu'il devoit à une conviction intime, sans jamais laisser au Public le temps d'oublier l'Inoculation, ni d'être la dupe des faits allégués contre elle ; si, par l'effet d'un usage général de l'Inoculation, le fléau terrible de la petite vérole disparoît un jour de la terre (comme il y a peut-être lieu de l'espérer), lorsque ses ravages ne seront plus connus que par les descriptions effrayantes de nos livres, le nom de M. de la Condamine sera prononcé avec attendrissement par quiconque attachera quelque prix à la vie ou sentira celui de la beauté.

En 1757, M. de la Condamine fit un Voyage en Italie : comme il n'avoit pour objet qu'une dissipation utile à sa santé, il évita de porter avec lui des instrumens ; il vouloit qu'il lui fût impossible de faire des observations : heureusement son projet étoit incompatible avec la curiosité toujours agissante, qui étoit le caractère de son esprit. A son retour, il lut à l'Académie un Mémoire rempli d'observations sur l'Italie ; ses recherches sur les Mesures anciennes en sont la partie la plus curieuse : comme on connoît à peu-près les limites de ces Mesures, il imagina de les déterminer avec plus d'exactitude, d'après cette idée ingénieuse que chaque partie principale des Édifices anciens a dû contenir un nombre rond de Mesures. M. de la Condamine mesura donc avec la plus grande exactitude les dimensions des Édifices de Rome les mieux conservés ; & supposant qu'elles étoient d'un nombre rond de pieds romains, qu'il savoit être d'environ 11 pouces, il trouva des valeurs de ce pied assez d'accord entr'elles, & il en déduisit une valeur moyenne. En parcourant l'Italie, M. de la Condamine la trouva couverte de débris de volcans ; l'Auvergne, le Languedoc, l'Islande, les îles du nord de l'Écosse, une partie de l'Irlande & de l'Allemagne, offrent les mêmes objets, & tout sur la surface du globe annonce de grandes révolutions antérieures à nos histoires.

M. de la Condamine vit à Naples le Vésuve & les antiquités qu'on retiroit en foule d'une ville ensevelie il y a plus de

seizé siècles sous les laves de ce volcan, & sur les débris de laquelle on construisoit de nouvelles habitations; tant l'habitude a le pouvoir de familiariser les hommes avec les dangers les plus effrayans! il seroit plus aisé qu'on ne croit de les guérir de la peur, & par conséquent de la plupart de leurs erreurs & de leurs maux.

M. de la Condamine avoit vu à Gènes ce vase d'émeraude que le Peuple regarde comme une relique, & les gens plus éclairés comme une antique très-précieuse; il y avoit observé des bulles d'air & d'autres marques qui semblent prouver que ce vase si vanté, ce gage sur lequel les Génois ont jadis emprunté des sommes si considérables, n'est qu'un plat de verre coloré: M. de la Condamine eût voulu le soumettre à une épreuve plus sûre, & en examiner la dureté. Les idées religieuses qu'on a eu soin d'attacher à ce monument, les précautions avec lesquelles on le montre, & qui prouvent combien les possesseurs du vase craignent ces épreuves, les rendent difficiles & même dangereuses; on prétend néanmoins que M. de la Condamine eut l'audace de les tenter, qu'en faisant semblant d'examiner le vase avec une attention scrupuleuse; il alloit en essayer la dureté avec la pointe d'un burin, lorsqu'heureusement pour la réputation du vase, le Prêtre, chargé de ce dépôt sacré, lui arrêta la main; peut-être eût-il été plus sage, & sûrement il eût été plus prudent de respecter l'erreur populaire. Un Philosophe qui s'expose à un danger pour s'assurer d'une vérité si indifférente, pourra paroître ridicule à bien des gens; cependant cette imprudence ne peut être commise que par un homme, en qui l'amour de la vérité est une véritable passion; & ne pourroit-on pas dire qu'il n'y a point d'erreur indifférente du moment où elle est adoptée par une Nation entière?

De tout ce que M. de la Condamine rapporta d'Italie; ce qui devoit lui être plus cher, étoit une dispense qui lui permettoit d'épouser sa nièce. M. de la Condamine, âgé alors de cinquante-cinq ans, avoit besoin d'une compagne: mais il ne vouloit ni se rendre ridicule ni faire le malheur

de personne ; il trouvoit dans sa nièce une jeune femme accoutumée à l'aimer comme un père , à respecter en lui sa gloire , ses talens & jusqu'à des infirmités qui n'étoient , à ses yeux , que les marques honorables de ses travaux pour les Sciences ; il crut qu'une femme raisonnable , sensible , & qui savoit combien il est rare que les convenances de fortune & de naissance , plus écoutées que celles d'où dépend le bonheur , permettent d'épouser celui que le cœur auroit choisi , pourroit ne pas regarder comme un malheur de s'unir à un oncle en qui elle étoit assurée de trouver un ami. Cette union fut heureuse : sûre de la confiance & de la tendresse de son mari , les mouvemens d'humeur , inévitables dans un homme dont l'activité prodigieuse étoit contrariée sans cesse par ses infirmités , ne paroissoient à M.^{me} de la Condamine qu'un malheur de plus dont elle devoit le consoler. Quelque longue , quelqu'infirme qu'ait été la vieillesse de son mari , jamais elle n'a cessé de lui prodiguer les soins les plus tendres qui ne lui coûtoient rien ; l'idée qu'elle remplissoit un devoir sacré à plus d'un titre , soutint son courage , & il lui sembloit , que soigner la vieillesse de M. de la Condamine , c'étoit acquitter les dettes de l'humanité : lorsqu'enfin elle a eu le malheur de le perdre , elle l'a pleuré , comme une jeune épouse pleure celui qu'une mort prématurée lui enlève ; comme on pleure une perte irréparable.

Le Voyage d'Italie ne fut pas le dernier qu'entreprit M. de la Condamine : il alla en Angleterre dans l'année 1763. Jusque-là , il n'avoit voyagé que pour faire des observations sur la Nature ; alors il voyagea pour voir des hommes. Le pays qui a été le berceau de l'Inoculation devoit exciter sa curiosité ; & quel homme n'est pas avide de connoître une Nation à qui le genre humain doit Bacon , Locke & Newton ?

A peine arrivé à Londres , M. de la Condamine y essuya une légère injustice ; il invoqua le secours des loix Angloises si justement admirées de l'Europe entière , & si peu imitées ; mais il apprit avec étonnement que ces loix ne lui assuroient aucune réparation. Il en appela à la nation Angloise qui ne se

trouva point blessée du reproche de manquer de police, & qui n'eut garde de se corriger : jalouse à l'excès de ses droits, elle croit que, dans une constitution telle que la sienne, plus on multiplie les fonctions du Gouvernement, plus la liberté est en danger.

Peu de temps après son retour d'Angleterre, M. de la Condamine fut attaqué d'une insensibilité presque totale dans les extrémités; il sentit alors que le temps du travail étoit passé, & qu'il ne devoit plus songer qu'à dérober à l'ennui ce qui lui restoit encore de temps à vivre & à souffrir. Le talent de la Poësie qu'il avoit négligé depuis son enfance, devint alors sa ressource : il réussit souvent dans les petites Pièces où il ne faut que de l'esprit, du naturel & des tournures piquantes. L'Art d'écrire en vers est le fruit d'une longue étude, à moins que le génie n'y supplée : il n'est donc jamais le partage de ceux pour qui la Poësie n'est qu'un délassement, mais seulement du petit nombre d'hommes dont elle est la première occupation ou le premier plaisir. Cependant on lira toujours les vers de M. de la Condamine sur l'Inoculation, & ses chansons sur des infirmités dont lui seul pouvoit avoir le courage de plaisanter.

Quoiqu'incapable, par sa situation, de rien faire pour les Sciences, il aimoit à s'occuper de ce que les autres faisoient pour elles; lorsqu'il ne fut plus en état de venir à l'Académie, il voulut du moins en parcourir les registres, & lire ceux des Mémoires dont l'objet lui paroissoit intéressant; il essaya même de rendre utiles au Public ces mêmes maladies qui l'empêchoient de le servir d'une autre manière : il proposa un Prix sur la nature de l'espèce de paralysie dont il étoit attaqué, l'Académie de Berlin consentit à en être Juge : il se soumit à de longues expériences d'électricité qui malheureusement ne le soulagèrent pas; enfin, lorsqu'il n'eut plus rien à donner à l'humanité, il lui fit le sacrifice de sa vie : ayant lû la description d'une opération peu connue encore, & qu'on proposoit comme utile pour guérir une des maladies dont il étoit attaqué, il voulut consacrer le peu qui lui restoit de

jours à une épreuve utile; il se soumit à cette opération, instruisit le Chirurgien qui devoit la lui faire, en discuta avec lui tous les détails; l'opération fut secrète, & aucun mot, aucun signe de douleur ne trahit ce mystère, même aux yeux de sa femme que sa tendresse devoit rendre si clairvoyante.

Il mourut des suites de cette opération, sans que son courage, sa gaieté ou son activité se soient démentis un seul instant. Quelque temps après l'avoir soufferte, il dressa un Mémoire de réponses à des questions sur les mœurs des Américains qu'un Savant étranger lui avoit proposées. Peu de jours avant sa mort, il voulut faire confidence de son état à un ami, & le premier mot de cette confidence fut un couplet plaisant sur les suites de l'opération qui le conduisoit au tombeau. Son ami étonné de ce début, le fut encore davantage lorsqu'après lui avoir achevé le détail de ses maux, *il faut nous quitter*, dit le mourant, *j'ai deux réponses à faire en Espagne; c'est le jour de la poste, le Courier prochain, peut-être, il ne sera plus temps.* Dans les derniers jours où ses douleurs lui laissoient à peine une heure de relâche, il fit encore des vers; toujours semblable à lui-même, il fut sans faste comme sans foiblesse, & vit s'approcher la mort du même œil dont il l'avoit bravée tant de fois: les Lettres, les Sciences & l'Humanité le perdirent le 4 Février 1774.

Cette simple exposition de la vie de M. de la Condamine le peint mieux que tout ce que je pourrois ajouter. Incapable de jalousie, puisqu'il n'en eut pas même contre M. Bouguer; il n'eut point d'ennemis, ou du moins il ne crut pas en avoir. Son amitié étoit courageuse & constante: zélé pour le service de ses amis, capable de leur faire des sacrifices, il se livroit aux soins de l'amitié avec cette activité, cette ardeur qu'on n'a que pour les plaisirs: il sembloit qu'agir étoit son premier besoin; cependant on voit qu'il soupiroit après le repos; il le regardoit comme le seul bien réel de la vie, qu'il est insensé de sacrifier à l'amour de la gloire: mais le repos qu'il regrettoit, lui eût été insupportable. Tel est le sort de tous les hommes: l'action nous épuise, le repos nous

tourmente, & il semble que la Nature ne nous laisse que le choix de la fatigue ou de l'ennui ; mais l'exemple de M. de la Condamine prouve du moins que l'activité est un grand bien : toujours occupé, toujours agissant, il n'eut jamais le temps de sentir les maux, & malgré tant de souffrances, il ne fut point malheureux.

On n'a point de grandes qualités à un degré si élevé, sans avoir aussi les défauts qui en sont l'excès. L'activité de M. de la Condamine alloit jusqu'à l'inquiétude, & le rendoit souvent importun à ceux qui ne pouvoient prendre le même intérêt que lui aux choses qui l'occupoient : son zèle extrême pour tout ce qui est utile, ne lui permettoit pas de croire qu'il y eût rien d'indifférent ; il entrevoyoit dans tout une utilité au moins éloignée, & souvent il mettoit aux petites choses une importance fatigante pour les autres. Sa curiosité devoit le rendre indiscret ; elle étoit en lui une véritable passion à laquelle il sacrifioit, sans même s'en apercevoir, ces bien-séances d'usage qu'il est bon sans doute de respecter toujours ; mais auxquelles nous attachons peut-être trop d'importance : il étoit avide de réputation ; mais il sembloit en aimer par préférence ce qu'elle a d'incommode pour la plupart des hommes, ces détails de correspondances & de visites qu'elle entraîne : il entretenoit un commerce de Lettres immense & sur toute sorte d'objets avec les Savans de toutes les Nations, & dans tous les genres. C'étoit un moyen de satisfaire à la fois & sa curiosité & son amour pour la célébrité : car le Savant dont les Étrangers parlent le plus, n'est pas toujours celui qui fait les meilleurs Ouvrages, mais celui qui écrit le plus de Lettres. Il entendoit, il écrivoit même la plupart des Langues vivantes ; il lisoit tous les livres : on auroit peine à citer une seule chose dont on ait parlé de son temps, & sur laquelle il n'ait pas écrit, un homme célèbre avec qui il n'ait pas eu des liaisons ou des disputes, un Journal où il n'ait pas inséré quelque Pièce. Il avoit besoin de répandre au dehors ses idées, ses opinions, ses projets ; peut-être même auroit-il été fâché que le Public fût long-temps sans s'occuper

de lui. Répondant à toutes les critiques, & flatté de toutes les louanges, il ne méprisoit aucun suffrage, pas même ceux des gens méprisables : c'est une foiblesse qu'ont eue beaucoup de grands Hommes, & dont l'amour de la gloire ne peut les excuser.

Avec une ame ardente & une constitution forte, il dut être entraîné vers le plaisir; mais il eut le courage d'y renoncer pour aller passer dix ans dans les déserts du Pérou, ce qui prouve du moins que sa première passion étoit le plus noble de tous les sentimens, le desir de mériter un nom illustre par des services rendus à l'humanité.

M. de la Condamine eut donc des défauts & des foiblesse; mais il eut cet avantage, que ses défauts tenoient à des qualités respectables, & que ses foiblesse furent plus que compensées par des vertus vraiment utiles : ses défauts & ses foiblesse seront bientôt oubliés, & il ne restera plus de lui que le souvenir du bien qu'il a fait aux hommes.

Quelques mois avant sa mort, il revit un de ses anciens compagnons de Voyage, M. Godin des Ordonnais, parent de l'Académicien de ce nom, qui vient de revenir en France, après quarante ans d'absence & des malheurs inouis: M. de la Condamine écrivit, à cette occasion, une petite lettre sur le sort de ceux qui avoient eu part à la Mesure du Méridien, il y parle de ses maux avec gaieté, & avec sensibilité de ceux des autres; enfin, il eut l'avantage d'intéresser, aux malheurs de M. Godin, le Public & le Gouvernement, & le dernier Écrit qu'il ait publié a été une action de bienfaisance.

La plupart des Ouvrages de M. de la Condamine, traitent d'objets utiles ou intéressans: le style en est simple, naturel, un peu négligé, mais élégant & noble, rempli de traits d'une naïveté piquante; on sent qu'aucune de ses pensées ou de ses expressions ne lui a coûté, qu'il n'en a cherché aucune, & que jamais il n'a songé à la manière dont il écriroit: ses Ouvrages sont animés d'une chaleur qui passe dans l'ame des Lecteurs, parce qu'elle n'est ni exagérée

ni facile. Ce n'est pas un Auteur qui parle avec enthousiasme de ce qui est indifférent à tout le monde, & peut-être à lui-même, qui peint la Nature au lieu de la décrire, & prodigue les images où il faudroit des preuves, mais c'est un Philosophe plein d'amour pour les semblables, de zèle pour la vérité, & qui parle de ce qu'il aime.

L'Académie Française élut M. de la Condamine en 1760 : cette Compagnie célèbre, que le petit nombre de ses Membres, l'égalité parfaite qui règne entr'eux, les grands noms qui décorent sa Liste, les grands hommes qu'elle renferme dans son sein, rendent l'objet des desirs ou de l'envie de tous ceux qui cultivent les Lettres, sent tout le prix du talent d'écrire sur des matières scientifiques avec agrément ou avec éloquence; elle fait que ce talent a le double avantage d'inspirer au Public le goût des Sciences, en même temps qu'il en rend l'étude moins rebutante pour les Savans. Elle le récompensa dans M. de la Condamine : un tel suffrage me dispense de parler plus long-temps de son mérite littéraire.

En remplissant envers sa mémoire, le devoir que je lui rends aujourd'hui, j'ai senti plus d'une fois qu'il méritoit un Panégyriste plus éloquent; mais le choix que l'Académie Française a fait de M. l'abbé de Lille, pour le remplacer, ne me laisse plus rien à regretter, & M. de la Condamine aura un Éloge digne de lui.

Il avoit été fait Pensionnaire - Vétéran en 1772, & M. Macquer lui avoit succédé.

